

HAUSSE DE L'ABSTENTION

PHILIPPE MATHIEU

HAUSSE
DE L'ABSTENTION

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016
ISBN : 978-2-283-02934-3

À Dom et Jean-François

« No se puede vivir sin amar. »

Malcolm Lowry

1

Théo n'a pas fait l'amour depuis plus de vingt ans lorsqu'il rencontre Marion. Vingt ans d'une parfaite tranquillité, à l'image de la Seine s'écoulant, sombre et lisse, sous le pont Marie.

Ce soir il a raccompagné Marion devant une porte cochère. Maintenant il marche dans l'abri de la nuit. Il a embrassé Marion. Premier baiser depuis plus de vingt ans. Elle l'a laissé faire, il n'en demandait pas plus.

Aujourd'hui Théo a eu cinquante ans, deux fois l'âge de Marion.

Parce que, cet après-midi au bureau, il lui a dit c'est mon anniversaire, parce qu'il a dit j'ai cinquante ans, parce qu'il a dit n'avoir rien prévu, pour ces raisons, et d'autres sans doute plus personnelles,

Marion a déclaré ça se fête, ce qui signifie dans le vocabulaire de Marion boire un verre et plusieurs, alors ils l'ont fait, boire, dans un bar, au restaurant, dans un autre bar, approchant ensemble la limite qu'il connaît bien, qu'il ne franchit jamais, pour ainsi dire.

Devant la porte cochère il a pris Marion par la taille, elle a fait un pas vers lui. Il n'est pas certain d'avoir trouvé un intérêt au contact de leurs lèvres, aux attouchements de leurs langues.

Puis elle a appuyé sur le bouton doré, a poussé la porte, s'est retournée avant de disparaître dans l'ombre. À cet instant il a été sur le point de la suivre. Et il en a été retenu. À cet instant il a songé je n'ai pas fait l'amour depuis plus de vingt ans.

Le miroir renvoie le reflet de l'exacte réalité. Les muscles camouflés par la graisse, des plis, plus une forme qui soit acérée. Toujours lui, mais flouté. Et aussi, moins de poils. Des cheveux qui se comptent, les jambes presque glabres. De son sexe ne subsiste qu'une petite chose pitoyable, sans élan, étrangère. Lorsqu'il observe sa peau de près, il la voit parcourue de minuscules et innombrables ridules. Depuis combien de temps n'avait-il plus regardé son corps ? C'est comme si toutes les années venaient à l'instant de rassembler leurs forces pour lui asséner cette image.

Il boirait bien un verre, mais cède rarement à cette envie durant la journée, encore moins le matin. Le soir la lutte est parfois difficile, il en sort en général vainqueur. Le

Dr Roustaing dit de lui qu'il est, de tous ses patients, l'alcoolique le plus tempérent. On distingue une nuance d'envie dans la voix du docteur, qui ne peut même plus, depuis pas mal d'années, se laisser aller au plaisir d'une bière à la terrasse d'un café. Oui docteur, répond Théo, je suis un spécialiste de l'abstinence.

Pour le reste tout va bien, une tension irréprochable, des analyses annuelles de jeune homme comme dit Roustaing, y compris ces marqueurs spécifiques à la consommation d'alcool qui ne sont pas dans le rouge. Cela n'améliore en rien le reflet décourageant dans le miroir.

La porte du cabinet s'ouvre, le Dr Roustaing apparaît. Théo regarde autour de lui. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle d'attente avant son arrivée sont déjà passés entre les mains de Roustaing. Pas de doute, c'est son tour. Il n'est plus temps de repartir en courant.

Pont Marie de nouveau. La Seine transforme en indolence le tumulte de Paris, les quelques flocons lâchés dans le ciel se dissolvent au contact du fleuve. En cette fin d'après-midi les rues ne sont pas encore tout à fait obscurcies, ce soupçon de luminosité suffit à dénaturer la protection de la nuit.

Ses pas l'ont ramené là. Il a, tout à l'heure, aperçu la croix verte d'une pharmacie. Théo attend que le soir enfin s'installe.

Ainsi qu'il l'avait remarqué, c'est bien un homme derrière le comptoir. Il en a croisé plusieurs, des pharmacies. Toujours, c'était une pharmacienne qui officiait. Il ne se voyait pas tendre à une femme l'ordonnance du Dr Roustaing.

Face au docteur, déjà, cela n'avait pas été facile d'avouer ce qui l'amenait. Pourtant, qui mieux que Roustaing pour vous mettre à l'aise, mettre à l'aise un homme de cinquante ans? Roustaing à quelques années de la retraite, Roustaing qui se fiche de tout mais l'humanité à fleur de peau. Jamais rasé, ses vêtements pas très nets. Parce qu'il n'a pas envie de faire d'effort, et ceux que ça gêne peuvent toujours aller consulter ailleurs. Malgré tout, Théo avait hésité à dire ce qui l'inquiétait. Et Roustaing lui-même, Roustaing qui a tout vu dans sa carrière, Roustaing revenu de tout, oui Roustaing lui-même s'était étonné :

- Pas depuis vingt ans?
- Vingt-quatre ans exactement.
- Et la masturbation?
- ... Non, je n'ai pas d'envie.
- Des érections matinales?
- Oui.
- Bon, donc la mécanique marche.

Il lui avait alors pris sa tension. Impeccable. Puis il avait griffonné derrière son bureau.

Et maintenant Théo se retrouve dans cette pharmacie, avec cette ordonnance. Parce qu'il s'était inquiété auprès du Dr Roustaing, vous comprenez, plus de vingt ans, je ne sais pas si je saurais encore, si je pourrais encore... Vous allez essayer ça, avait dit le docteur, et revenez me voir dans un mois.

Le pharmacien semble avoir du mal à déchiffrer l'écriture de Roustaing. Une femme pénètre dans l'officine. Le visage camouflé par des cheveux roux, presque rouges. Très fine, un jean lui colle à la peau. Voilà encore une activité qu'il n'avait plus pratiquée depuis bien des années, regarder les femmes. Quand l'envie lui en est-elle revenue? Hier soir, en embrassant Marion? Un peu plus tôt, lorsqu'elle a dit d'un ton péremptoire ça se fête? Ou encore avant, au réveil, alors que sa première pensée était j'ai cinquante ans?... Non, il faut remonter plus loin. L'arrivée de Marion au bureau. Ce courant d'air. Marion qui l'a débusqué.

La femme rousse inspecte les présents. Elle a de jolies fesses, note Théo... Le désir. Il n'a plus éprouvé de désir depuis...

quand? La vie sans désir, débarrassée de ses aspérités.

La femme n'est pas très loin de lui, pourvu qu'elle ne comprenne pas ce qu'il dira. Mais il a bien l'intention de ne rien dire.

– Votre médecin n'a pas indiqué le dosage... Vous avez l'habitude? demande le pharmacien.

Maudit Roustaing, il ne pouvait pas être plus précis! Mais, bon, pour l'instant tout va bien, le pharmacien n'a pas prononcé à haute voix les mots du docteur, asthénie sexuelle, baisse de la libido, impuissance.

– Non, c'est la première fois, murmure Théo.

– Et vous avez des troubles de l'érection depuis longtemps?

Et voilà, on y est. Des milliers d'oreilles s'éveillent, se tendent vers l'officine, vers la réponse de Théo.

– Je ne sais pas.

Des millions d'oreilles, toutes les oreilles féminines de la ville aux aguets.

À droite une cité, à gauche des entrepôts désaffectés. Marion à son côté. Marion, un peu plus grande que lui avec ses talons aiguilles, Marion et sa robe de soirée, courte du haut et du bas, la blonde et étincelante Marion, inconcevable dans ce décor. Un groupe en bas d'une cage d'escalier les observe, une voiture pleine de jeunes hommes ralentit en les croisant. Je vais me faire casser la gueule, s'inquiète Théo.

Théo vote à gauche, pénétré de l'idée que ces jeunes des cités sont riches de leur diversité, qu'il faut leur donner les moyens de... Théo qui ne quitte jamais les alentours du pont Marie. Et Marion avance, fend les flots, lui explique que non, c'est pas des cités ici, juste une banlieue, faut

pas s'affoler on n'est pas chez les ouaiches. Ouaiche? s'interroge Théo. Et puis elle le précède dans un de ces immeubles déprimants.

– Tu vois ce que je te disais, même l'ascenseur marche.

Ils sont seuls dans la cabine. L'air saturé de la présence de Marion.

Pourquoi lui a-t-elle proposé de venir fêter l'anniversaire d'un ami qu'il ne connaît pas, dont il n'a pas demandé l'âge? Il a trouvé une chaise, inconfortable, mais proche de la table sur laquelle sont posées les bouteilles. Parfois Marion le rejoint, le tire par un bras, allez, viens danser. Elle a trop bu.

La dernière fois qu'il a dansé, c'était au siècle précédent. La musique n'est pas si différente aujourd'hui. Enfin, ça dépend des morceaux. Et toujours les mêmes voix alcoolisées de certains, et comme autrefois des odeurs de shit. Pas vu passer de poudre, mais il ne sait pas ce qui se passe dans l'autre pièce. Non, la vraie différence, c'est que la jeunesse de toutes ces personnes lui

saute aux yeux. Et cette envie de rentrer chez lui qui l'a pris peu après minuit.

– On y va? propose-t-il lorsque Marion de nouveau s'approche de lui.

– Non, viens danser.

– Je suis fatigué.

– Arrête de faire le vieux.

Il dit qu'il faut voir les choses en face, je suis vieux, j'ai cinquante ans. Marion rit.

– Rentre si tu t'ennuies avec moi, je trouverai quelqu'un pour me raccompagner.

Ça, il n'en doute pas. Il essaie de résister encore un peu. La musique, les cris, l'excès de vitalité. Il s'en va. Marion le rattrape à la porte.

– Ne m'en veux pas, j'ai encore envie de danser.

Un pneu à plat. Il avait senti un drôle de comportement de la voiture juste en arrivant. Ça pouvait pas être pire, songe-t-il devant le coffre ouvert. Il n'a jamais utilisé le cric. Les voitures ne crèvent plus de nos jours. C'est aussi qu'il roule très peu. La

nuit pèse sur ses épaules, les barres d'immeubles l'assiègent.

Ce boulon ne vient pas. Un groupe se détache de l'ombre d'un porche. S'approche. Deux Noirs et un Arabe, remarque Théo du plus profond de ses généreuses convictions politiques. Il boutonne la poche contenant son portefeuille. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres. Leurs capuches.

Théo avait la réputation d'être mauvais, surtout après avoir trop bu. Il sait comment faire : repérer le plus costaud, lui taper dessus tout de suite. Mais ils sont trois, et lui n'a plus la force qui habitait son corps. Il voit de nouveau son reflet dans la glace. Peut-être, habillé, ne devine-t-on pas cet amollissement des chairs. Il se souvient comme, autrefois, il aurait aimé voir ces trois types venir vers lui, tout de suite gagné par l'envie de se battre. Mais plus de vingt ans sans entrer dans la bagarre.

Et s'ils étaient armés? Des couteaux, ou même des guns comme il a entendu dire dans ce film... comment il s'appelait ce film? Avec des jeunes trafiquant dans les caves... Tout ça pour Marion, ses vingt-

quatre ans... Et pourquoi pas? C'est peut-être ce qu'il lui faut, l'afflux du sang dans son cœur.

Maintenant ils sont cinq autour de lui. Parce que même Romain – c'est lui le plus costaud – n'est pas venu à bout du boulon. Alors ils ont appelé leur copain mécano, Ahmed. Il est arrivé avec une sorte de gun sur batterie, qui desserre les boulons. C'est lui qui remet la roue. Parce que Théo ne peut plus. À cause du joint que lui a fait passer le pote d'Ahmed. Tous ces produits aussi, ça faisait longtemps. La dernière fois, une nuit de décembre, le siècle précédent. Fini maintenant, à part l'alcool... C'est incroyable ce que c'est fort, bien plus fort que dans son souvenir. Ou il n'a plus l'habitude. Ils rigolent les cinq gars, à le voir. Ça va aller monsieur, vous pourrez conduire? Pas sûr. Le joint, mais aussi les verres bus avec Marion. Pas avec Marion. Bus seul, en regardant Marion danser.

Au début des années quatre-vingt il y avait encore les slows. On se tenait, on se serrait, on se parlait, si tout allait bien on s'embrassait. À la fin de la décennie, c'était terminé. Il fallait se débrouiller pour se faire entendre par-dessus le bruit, dire le désir en hurlant.

Il semble bien qu'aujourd'hui ce soit pareil. Pas eu l'occasion de se lever, inviter Marion, la tenir dans ses bras. Il est pris d'un accès de rire. Il n'aurait pas dû toucher au deuxième joint qu'Ahmed lui a tendu. Mais c'était sans doute ce qu'il voulait, être vraiment incapable de conduire, se dire qu'il revenait dans cet appartement juste parce qu'il ne pouvait pas conduire.

Quelque chose est remonté en lui, tout à l'heure, en voyant Romain et ses copains approcher. Une envie d'exploser. Si ça continue, il va casser la gueule à ce gars qui parle à l'oreille de Marion. Parce que l'attitude qu'il a ce gars, avec sa main sur l'épaule de Marion, incidemment, comme s'il ne savait où la mettre, cette manière de se pencher vers elle, et pour ainsi dire de l'encercler,

ce mouvement vers Marion, et aussi Marion qui éclate de rire, la tête rejetée en arrière, mais sans retrait du corps, oui Théo sait très bien où cela mène.

Déjà, quand il a ouvert la porte, ce qu'il a vu en premier, c'est ce gars dansant face à Marion. Et puis elle l'a aperçu, s'est dirigée vers lui, a dit qu'elle était contente qu'il soit revenu. Il a montré ses mains noircies, expliqué la crevaison, et qu'il remontait juste pour se laver les mains.

Et voilà que, à peine le temps d'un petit tour dans la salle de bains, le gars de nouveau rôde autour de Marion. Théo se souvient de cette dernière soirée. Décembre, il y a vingt-quatre ans. Le type à qui il a cassé la gueule, avant de repartir avec la fille. Alcool et cocaïne, ce soir-là. Le type par terre, et lui continuait les coups de pied. La fille disait laisse-le. Ils sont partis ensemble, avec cette fille dont il ne se souvient pas, ni du visage, ni du nom, ni d'où ils ont baisé. Même pas sûr d'avoir baisé. Et Marie qui avait essayé d'empêcher tout ça, la bagarre, la destruction. Et s'il avait continué à taper, et s'il était parti avec la fille, c'était pour

Marie. Pour Marie, mais dans l'altération de l'alcool, comme s'il lui offrait la violence en lui. Sans comprendre où cela mènerait Marie.

L'Instinctif. Bar au nom bobo, renommé par un patron espérant que cela suffirait à transformer son café. Mais il est resté ce qu'il était, le bistrot décati où ceux du quartier qui ont toujours soif trouvent leur dernier refuge.

Lorsqu'il n'est pas au bureau, Théo est ici. Comme tous les autres, dans ces bars où l'on vient seul, comme tous les autres, le regard au loin.

Marion a fini par accepter de partir. Et lui allait mieux, il était passé au Perrier depuis un moment, avait senti l'effet des joints se dissiper. Son envie de taper sur ce jeune gars frétilant devant elle s'était atténuée.

Dans la rue, Romain, Ahmed et leurs copains avaient disparu. Théo en a conçu

un peu de dépit, il aurait aimé montrer à Marion qu'il s'était fait des amis. Un peu avant la voiture ils ont croisé un autre groupe. Encore de jeunes hommes, des capuches, des casquettes. Une banlieue de journal télévisé. Il regardait droit devant, conscient des longues jambes de Marion cisailant à son côté. Dans la voiture il n'a pu s'empêcher de lui dire que ce n'était pas un quartier pour une robe aussi courte. Elle a ri, je ne risquais rien, ils ont dû te prendre pour un mac.

Le projet de Rachid, le patron, ne se limitait pas à changer le nom de son établissement. Il avait aussi fait mettre un coup de peinture. Et puis sa volonté de transformation s'était étiolée. Et *L'Instinctif* est resté ce qu'il était, avec ses vieilles banquettes de moleskine rouge qui permettent au premier coup d'œil de comprendre où l'on est, noircies aux angles, quelques déchirures, plutôt défoncées, comme les clients, comme Rachid.

Dans la voiture Marion avait mis la musique fort. Elle envoyait des textos.

À qui? s'était interrogé Théo. Une de ces questions machinales, que l'on se pose sans particulièrement s'intéresser à la réponse.

La rue de Marion approchant, il s'est demandé que faire. Aborder l'éventualité de passer la nuit ensemble? Il ne parvenait pas à en ressentir le désir.

Semaine ou week-end, la clientèle de *L'Instinctif* ne change pas. Chômeurs, retraités, et ceux qui, travail ou pas, commencent la journée par un petit verre, et l'achèvent de même.

La place de Théo se situe à proximité de la porte, contre la baie vitrée, un peu fraîche en hiver mais avec la meilleure vue, la rue d'un côté, le comptoir de l'autre, et une grande glace reflétant l'arrière de la salle. Rien ne lui échappe. Pas même la femme rousse de la pharmacie, assise là-bas au fond, lisant devant une tasse de thé.

Théo se renseigne auprès de Rachid. Bien sûr qu'il la connaît cette femme : c'est l'Anglaise.

Elle a changé de couleur, l'Anglaise. Théo ne l'avait pas reconnue. Ici tous les matins,

une petite heure et elle s'envole. Elle ne parle à personne mais on en parle entre habitués. Il a croisé une fois son regard, n'y a vu que son reflet dans une eau grise. On dit l'Anglaise, à cause de son accent lorsqu'elle commande son thé. Apparue depuis deux ou trois mois à *L'Instinctif*.

Marion est descendue de la voiture, lui a adressé un signe enjoué de la main. Théo s'est senti soulagé. Pourtant il avait envie de retrouver ça, la peau, le toucher. Mais peut-être pas avec Marion. Et quand même, plus de vingt ans sans.

De retour chez lui, il n'a pas réussi à s'endormir. Il est habitué à ses insomnies, fermer les yeux c'est mourir. Là c'était différent, il ne voulait pas dormir. Marion dansait devant lui, sa robe tourbillonnait dans la pièce.

Pour résumer : soit il n'avait pas envie de Marion, soit la trouille l'arrêtait.

Meilleure solution : comme sur un plongeur trop élevé, sauter sans réfléchir.

Décision : sauter sur Marion à la première occasion, et réfléchir après.

En quittant le bar, l'Anglaise jette un regard vers lui. Un effleurement. Théo se sent rougir. A-t-elle compris ce que disait le pharmacien?

6

Théo avait toujours entendu dire que les années quatre-vingt étaient le grand ratage des années soixante-dix. Mais lui, les années soixante-dix, il ne connaissait pas. Un fond blanc sur lequel s'était déroulée son enfance. Il n'avait découvert le monde qu'à dix-huit ans, avec Marie. Jusque-là, il n'avait été qu'un enfant taciturne et bagarreur, transformé en adolescent renfermé et bagarreur. Avec Marie, c'était venu d'un coup, l'amour, l'alcool, le désir, les drogues, parler tard dans la nuit. Mais toujours plus ou moins dans l'idée que son époque était celle qui ne valait pas d'être vécue, affirmation véhiculée par la bande que fréquentait Marie, aux membres un peu bizarres, plus âgés, dans le regret d'une révolution non advenue, toujours entre

deux squats, entre deux bières ou joints ou lignes, vilipendant la société de soirée en soirée, du moins tant que leur état leur permettait encore de parler.

Pour lui, cette idée n'avait rien de nouveau. Son père pensait la même chose, l'exprimait en toute occasion du fond de son fauteuil, sans oser devant son épouse en donner la vraie raison, qui était son abandon du domicile conjugal en 1970, en compagnie d'Éva, vite remplacée par de nombreuses autres, dix années à profiter de la vie, débarrassé de femme et enfant.

Sa mère ne partageait pas cette nostalgie. Elle, c'était plutôt les années cinquante-soixante, sa jeunesse, son mariage avec ce bandit inconséquent mais si fascinant, et son fils. Ensuite la décennie maudite, la perte de son propre père – dans des circonstances qu'il faudra évoquer –, précédée de la désertion de son mari, période dont la seule consolation fut de pouvoir afficher en toute occasion l'ampleur de son abnégation, elle qui sacrifiait ses dernières bonnes années à l'éducation du fils d'un homme volage.

Cette parenthèse se referma grâce à une crise cardiaque prématurée de l'époux inconstant, qui le laissa fortement diminué, et le rendit à l'affection des siens. Incapable de travailler et bientôt à la rue, il sonna un soir piteusement à la porte de leur appartement. Sa femme le recueillit avec ce même sentiment du devoir, renforcé par l'idée de pouvoir lui faire payer son infidélité pendant les années qu'il lui restait à vivre. Décision qu'elle ne manqua pas de mettre en application, animant leurs soirées de tempêtes soudaines que nul ne voyait venir... Les colères de sa mère. Théo était toujours étonné par leur violence, qui lui semblait sans proportion avec les incidents anodins qui déclenchaient la fureur. Il ignorait alors la capacité des petites frustrations du quotidien à s'agglomérer jusqu'à provoquer ces glissements de terrain entraînant tout sur leur passage.

Une histoire de famille assez banale dans ses désillusions, dont la seule particularité est que les rancœurs s'exprimaient volontiers.

Moins ordinaire fut la mort du grand-père maternel. Il était le héros familial : homme intègre, homme de conviction, militant communiste qui, après la déroute de 40, et en dépit du pacte germano-soviétique, avait décidé de rejoindre un corps franc intégré à l'armée américaine quelque part dans le désert libyen, troupes qu'il avait suivies durant la campagne d'Italie, puis jusqu'à Berlin. Les nazis balayés, il reporta son énergie sur l'action syndicale, toujours prêt à défendre l'opprimé, l'exploité, le faible.

Le grand-père mourut comme il avait vécu, d'une balle en plein cœur. À ses moments perdus, ce héros pratiquait la chasse, c'est ainsi que Théo le tua. Vacances de Noël, Théo, huit ans, marchait dans la garrigue, le grand-père trois pas devant, une 22 long rifle à la main. Chasse en amateur, le grand-père ne ramenait jamais rien. Il n'était là que pour le plaisir d'une marche à travers la garrigue, dans l'air vif soufflant au-dessus des chênes verts, avec son petit-fils. Tu veux tirer ? demanda-t-il à Théo. Évidemment, Théo n'avait envie que de

ça, tirer, abattre ces lapins comme s'il s'était agi de nazis, ainsi qu'il jouait parfois avec le grand-père, bang, bang, le soldat allié tue le nazi. Il se retrouva avec la carabine dans les mains. Le grand-père alla déposer une boîte d'allumettes sur une pierre, puis revint sur ses pas. À ce moment le lapin passa pour ainsi dire entre ses jambes. Théo tira, rata le lapin mais pas le grand-père. Il s'approcha du corps. Le grand-père, toujours généreux, prit la carabine, lui souffla tu diras que je suis tombé dessus, puis ferma les yeux. Théo comprit que ce n'était pas un jeu, le grand-père était mort pour de vrai.

Plus tard il expliqua comment tout s'était passé, le grand-père trébuche sur une racine, lâche la carabine, le coup part tout seul. Chacun comprendra que, lesté de ce mensonge, Théo avait peu de chances de réussir sa vie. Il s'employa donc à la rater.

Le samedi, ainsi qu'une bonne partie du dimanche, Théo ne quitte guère *L'Instinctif*. On n'y est pas si mal, et quel intérêt à aller ailleurs? Il prend son petit déjeuner, puis des cafés, puis un repas – un peu toujours la même chose, mais on ne vient pas à *L'Instinctif* pour sa carte –, puis un café. Bien souvent, de café en café, il reste jusqu'au soir, finit par dîner là. Entre deux cafés, que fait-il? Il observe la rue, il observe la salle, il manipule son téléphone. Parfois Rachid vient le rejoindre.

L'avantage d'un bar c'est de ne pas être seul, sans pour autant l'obligation de parler. Il a des connaissances à l'extérieur de *L'Instinctif*, mais leur rendre visite supposerait une réelle motivation... Des connaissances? En réalité, non. Mais il pourrait en avoir.

L'inconvénient d'un bar, c'est quand même la facilité de l'alcool. Il y cède de temps à autre, sans trop d'excès... Jours avec, jours sans. Aujourd'hui c'est avec. Eh bien oui, c'est ainsi, on ne peut pas renoncer à tout... Son verre est presque vide, le troisième. Un quatrième tout de suite?

Un courant d'air froid, la femme rousse. Ou faut-il dire l'Anglaise puisqu'il s'agit d'une Anglaise dans la mythologie de *L'Instinctif*? Théo hésite. En tout cas, la femme rousse ou l'Anglaise ou qui on veut passe la porte. C'est vrai, réalise-t-il, elle est là tous les dimanches vers huit heures. Il le sait, comme on connaît un décor quotidien un peu banal, que l'on serait bien en peine de décrire les yeux fermés. Et lorsqu'elle commande un Campari, ça aussi il le sait. Le dimanche soir, un verre de Campari, ou deux. Un goût pour l'amertume qui ne se lit pas sur son visage... Assez avec l'Anglaise, le sujet ne l'intéresse plus.

S'il s'arrête maintenant, au quatrième, il finira la soirée dans un léger brouillard. S'il

continue... Il vide son verre, mais n'ira pas au-delà... Oui, il va s'arrêter là... La cigarette, c'est curieux comme il a arrêté. Pas vraiment une décision. Le goût lui en était passé... Oh, et puis tant pis, il fait un signe à Rachid.

Il y aurait deux catégories à établir, songe-t-il en vidant ce dernier verre. Ce dont l'envie passe, le sexe et les cigarettes. Ce dont l'envie n'a jamais été forte, tout le reste.

Et l'alcool? Peut-être faudrait-il envisager une troisième catégorie, ce dont on n'a pas envie, juste besoin... De nouveau, il vient de dépasser sa capacité d'intérêt.

Théo n'aime pas le goût de l'alcool. Parfois il boit des cocktails. Rarement du vin, l'effet est trop long à venir. Plus souvent du whisky, c'est ce qui marche le mieux. Rachid semble penser la même chose, en permanence un verre de whisky sous le comptoir, qu'il remet à niveau tout au long de la journée.

Il est tard. L'Anglaise est partie depuis longtemps, *L'Instinctif* est vide, Rachid va

fermer, et lui doit se lever. L'effort l'épuise d'avance. Heureusement il habite juste en face. Il voit les fenêtres noires de son appartement. Mais rien que l'idée de devoir se mettre debout... Peut-être que s'il restait là il s'endormirait tout de suite, passerait une bonne nuit. De quand date sa dernière bonne nuit ?

Avec Marie, après avoir fait l'amour, il s'endormait dans un dernier baiser, dans le souffle de Marie.